

Je vous retrouve encor, sous vos grands rideaux roses,
En proie à ces languents, que les rêves moroses
Versent dans vos cœurs agités ;
Moi, j'ai déjà des bois visité les cachettes
Et puisé de la vie à leurs douces retraites,
Séjour des calmes voluptés.

Ste-Hénéclne, Janv. 1er 1884.

A. MORISSET.

CHRONIQUE

Autres pays, autres mœurs. Dans certaines contrées, le printemps c'est le soleil, les fleurs, la vie au dehors avec toutes ses joies et tous ses ébats; ici, à Montréal, tout au moins, c'est la boue et la visite de messieurs de la police venant nous rappeler au respect des règlements de la Corporation. Mais, bah! cela n'existe qu'un temps et nous aurons comme les autres notre part, et plus que notre part de chaleur et de verdure. Puis notre hiver est si beau, si pur, si attrayant, que nous aurions tort de nous plaindre des quelques désagréments qu'il nous laisse en s'en allant.

Printemps! quel beau mot et quelle belle chose! Vous souvenez-vous, lecteurs qui en êtes à l'automne, de ces années lumineuses si vite écoulées et si mal employées. On était jeune, on ne doutait de rien, l'avenir s'ouvrait large et plein de promesses; on prenait la vie en riant: à demain les affaires sérieuses. Et ce chapitre des premières amours..... à quoi bon en parler, le temps passé ne revient plus!

* * *

La fête à laquelle tous les Canadiens-Français sont conviés par la Société Saint-Jean-Baptiste sera certainement la plus grandiose qui ait été célébrée sur ce continent par la race française. Elle rappellera tous les efforts, toutes les luttes, tous les sacrifices que nous avons dû faire pour conserver et maintenir notre foi et notre langue. Elle rappellera les jours sombres pendant lesquels quelques-uns de nos pères ont généreusement sacrifié leur vie et leurs biens pour reconquérir la place à laquelle nous avions droit et que nous avons perdue. Pleins du sentiment le plus noble, le plus grand et le plus pur qui puisse animer l'homme, le patriotisme, ils ont été au-devant d'une défaite certaine, sachant que le sang qu'ils versaient ne serait pas répandu en vain et qu'il féconderait cette terre depuis longtemps ne donnant que des fruits amers à ceux qui l'occupaient. Nous devons une reconnaissance éternelle à ceux qui, aux jours sombres de l'effacement, n'ont douté ni de leur race ni de ses enfants; nous devons surtout prouver à ceux qui ont étouffé assez brutalement ces premières velléités d'affranchissement que nous étions dignes des sacrifices que nos pères se sont imposés pour nous faire libres!

Les temps sont bien changés; nous pouvons aujourd'hui fêter dignement, sans fiel, sans haine et sans regrets le jour où pour nous s'est levé, encore obscurci par la brume, le soleil de la liberté! Cette liberté a fait des amis des ennemis de la veille, elle nous a tous réunis en un seul et même peuple et nous a rendu forts de faibles que nous étions. Les événements qui ont suivi de près la fondation de la Société Saint-Jean-Baptiste ont eu pour le Canada une importance considérable, et on peut dire avec fierté que si, seuls, les Canadiens-Français ont souffert, le pays tout entier a bénéficié de ces souffrances.

* * *

Honorons donc avec éclat ceux que l'on peut, avec justice, appeler les pères de la Patrie. Réunissons-nous, groupons-nous, travaillons au

succès commun. Il faut de toute nécessité que le 24 juin 1884 reste dans la mémoire de tous comme ayant été la démonstration la plus imposante de la force et de l'union de toute la race franco-américaine!

Le comité qui s'est dévoué pour mener à bien cette tâche immense nous promet des merveilles; il les réalisera sans aucun doute, mais il compte avec raison, pour l'aider, sur le concours de tous.

Le spectacle le plus grandiose qui, pendant ces jours de fêtes, sera offert au public, consistera certainement dans la cavalcade historique représentant saint Louis allant prendre l'oriflamme à la basilique de St-Denis et dans les joutes, tournois et pas d'armes qui seront donnés à Montréal.

Le sujet de la cavalcade est des mieux choisis. Saint Louis est la plus grande figure de l'histoire du moyen âge; c'est de tous les rois de cette période de barbarie celui qui a tenu le plus fermement la bannière du christianisme et qui a jeté le plus d'éclat sur la nationalité française, alors à peine née.

Quant aux tournois, comme beaucoup de nos lecteurs en ignorent les formes et les détails, je vais, en puisant dans les auteurs du temps, en donner une idée aussi complète que possible.

* * *

Le peuple au moyen âge aimait beaucoup ces luttes, courtoises quelquefois mais plus souvent sanglantes, dans lesquelles les nobles chevaliers se donnaient force coups d'estoc et de taille. Il était fatigué, ce bon peuple, des entrées solennelles des rois, des reines et des ambassadeurs; il lui fallait autre chose et on le servait à souhait.

C'est au XI^e siècle que ces combats furent pour la première fois soumis à une sorte de règle formulée par Geoffroy de Preuillé. Les lices, ou enclos, étaient nombreuses à Paris; quelques-unes se trouvaient sur la place publique, d'autres étaient renfermées dans les hôtels mêmes des grands.

Plus les autorités avaient cherché à faire disparaître ces jeux chevaleresques et dangereux, plus ces plaisirs semblaient s'accorder avec le goût des populations. Un anglais avait qualifié les tournois de *conflits français*, en ajoutant que le roi d'Angleterre, Richard, les emprunta à la France pour les introduire dans son pays. Nulle part en effet les tournois n'obtenaient autant de succès qu'en France.

Quel spectacle varié, intéressant, splendide, que celui d'un tournoi! La veille du combat les essais ou *épreuves* (épreuves) ont lieu, et les *vêpres du tournoi* et les *escrémies* (escrimes) auxquels parfois les dames assistent, ainsi qu'au *grand tournoi*, à la *haute journée*, à la *forte journée*, au *maître tournoi*, à la *maîtresse épreuve*. Dans ces préludes, il arrive souvent que les écuyers remarquables pour leur bravoure obtiennent l'ordre de chevalier et conséquemment le droit de figurer dans le tournoi.

Au fond de la lice, des échafauds se dressent, généralement couverts, tantôt carrés, tantôt en forme de tours, avec loges et gradins. La foule des spectateurs s'y presse depuis les rois jusqu'aux chevaliers, avec les conseillers, les maréchaux du camp et les juges spéciaux. En dedans comme en dehors de l'arène, stationnent les rois d'armes, les héros ou poursuivants d'armes, observant les actes des combattants pour en rendre un compte fidèle, ou criant aux chevaliers qui débutent dans la lice: "Souviens-toi de qui tu es fils! Ne forligne pas!" Sur des estrades séparées se tiennent les ménestriers, prêts à annoncer l'arrivée des chevaliers par leurs fanfares. Puis, çà et là, des écuyers, des

varlets ou *sergents*. Enfin, les flots de spectateurs émus.

Il ne faut pas confondre les joutes avec les tournois. Dans les premières, les chevaliers combattaient seul à seul; dans les secondes ils marchaient par escadrons. Parfois le tournoi se compliquait. Il devenait *un pas d'armes* simulant un combat engagé pour défendre des défilés ou des passages difficiles. De là l'expression proverbiale "sortir d'un mauvais pas." Le tournoi pouvait changer encore en une "castille" simulant la défense d'une forteresse ou d'une place. L'expression "avoir une castille" tire de là son origine. Enfin les sièges soutenus à cheval, la lance au poing, de même que les courses des cavaliers, s'appelaient *behours* ou *behourdis*.

Quelquefois, les tournois prenaient un autre aspect; deux troupes de chevaliers se mesuraient à pied avec la hache, le sabre et la masse d'armes; il y avait *combat à la barrière*. Il fallait que l'un des deux partis fut repoussé par l'autre au delà de la barrière qui fermait la lice. La foule courait avec enthousiasme du côté des lices; aussi fallut-il pour la contenir multiplier les tournois et leur ajouter des exercices de pure adresse. On allait voir les hommes d'épée *courir la bague*, et l'enlever au galop, à la pointe de leur lance, ou comme dans la *quintaine* abattre une tête de bois à coups de javelot. Elle assistait volontiers aussi à l'*exercice de la chicane*, jeu de paume à cheval dans lequel les chevaliers prouvaient leur talent d'équitation autant que leur dextérité pour recevoir et renvoyer la balle.

* * *

Ces fêtes du moyen âge elles vont revivre parmi nous; nous assisterons à ces pas d'armes, à ces luttes des nobles et pieux chevaliers. Le XIII^e siècle fera son apparition en plumes sur les rues de Montréal, avec ses sergents, ses hérauts, ses pages et ses chevaliers. Nous verrons tous ces braves s'élançant dans la lice, la lance au poing en poussant le cri fameux et si français: *Moutjoie et Saint Denis*, et lutter pour gagner un ruban et un baiser de leur belle: prix inestimable et pour lequel plus d'un chevalier a sacrifié sa vie.

Rien ne sera épargné pour rendre la fête aussi intéressante que véridique. M. R. Beullac, l'instigateur et l'organisateur de la cavalcade et des tournois, a longuement étudié l'époque qu'il s'est chargé de reproduire et, grâce à lui, Montréal offrira à ses visiteurs un spectacle complètement nouveau sur ce continent et qui fera honneur non seulement à son auteur, mais encore à la ville qui le donnera et à la Société dont le comité a su s'imposer des sacrifices sans nombre pour fêter dignement le cinquantième anniversaire de sa fondation.

FERNAND.

CONDOLÉANCES.

C'est toujours la mort, exerçant ses terribles ravages, moissonnant partout! Mais on dirait que c'est plutôt parmi ceux à qui la vie semble sourire qu'elle se plaît à choisir ses victimes.

Hier, c'était un petit enfant. Du berceau de cet ange, précieux trésor de jeunes époux, c'est au sein d'une famille unie qu'elle va, aujourd'hui, laisser des traces de son passage. De ce bras solide, de cette main ferme, qui ne faiblit jamais, elle enlève, subitement encore, une mère aimée, une grand'maman chérie, à la vénération d'enfants affectueux.

Sur laquelle de ces tombes fraîchement closes, devons-nous nous arrêter? Sur laquelle devons-nous pleurer?